

association pour la
danse contemporaine
genève

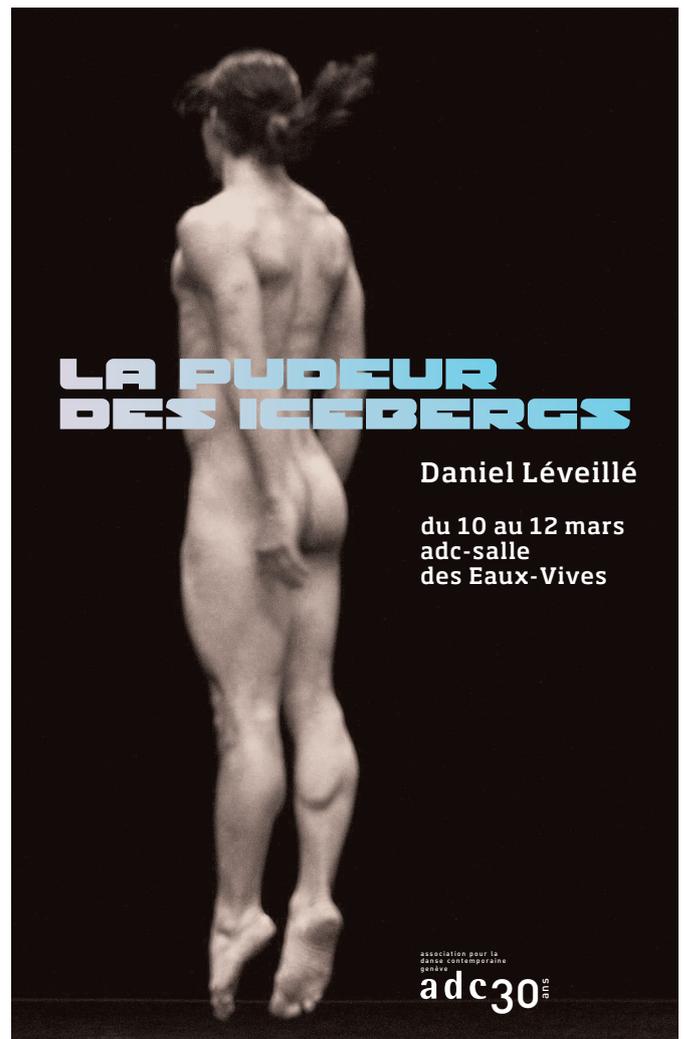
adc30ans

Au mois de mars

Temps fort autour de Daniel Léveillé à l'ADC et à l'Arsenic



7 et 8 mars à 20h30



10 mars à 20h30, 11 mars à 19h,
12 mars à 18h

Contact presse
Cécile Simonet
cecile.simonet@adc-geneve.ch
022 329 44 00

Présentation

Inlassablement, depuis trente-cinq ans, Daniel Léveillé stimule la scène chorégraphique canadienne avec son travail caractérisé par la nudité, le minimalisme, la répétition et la radicalité. À ses débuts, son alphabet se forge en une danse physique, théâtrale et crue, dessiné au scalpel dans l'espace vide.

Dans la continuité des accueils qui ont marqué les trente années de l'adc, *La pudeur des icebergs* refait surface sur la plateau de la salle des Eaux-Vives (au programme en 2007). L'occasion de voir ou revoir cette pièce étendard de l'histoire de la danse contemporaine.

À Genève puis Lausanne, Daniel Léveillé présente en mars un corpus de quatre œuvres couvrant deux cycles de créations échelonnées sur plus d'une dizaine d'années. D'abord une pièce récente, *Solitudes duo* les 7 et 8 mars à l'adc qui fait suite à *Solitudes solo* programmé à l'Arsenic du 21 au 23 mars. Quant aux reprises, il y aura d'abord *La pudeur des icebergs* du 10 au 12 mars à l'adc et *Crépuscules des océans* les 14 et 15 mars à l'Arsenic.

www.arsenic.ch

Solitudes duo

Aujourd'hui plus interiorisé, le langage du chorégraphe n'en est pas moins très expressif: c'est par la personnalité forte des interprètes et la place qu'il leur accorde dans le processus de création que le chorégraphe exprime l'émotion. *Solitudes duo* est la prolongation de *Solitudes solo*, couronné par le Prix de la meilleure œuvre chorégraphique 2012-2013 par le Conseil des arts et des lettres au Québec. Mettant un terme à la nudité, Daniel Léveillé offrait alors à ses danseurs des solos épurés, débarrassés de toute projection affective, mais empreints d'une douceur inattendue. Cette nouvelle étape questionne la nature des relations encore possibles dans un monde où l'omniprésence de la technologie isole toujours d'avantage. Les couples dans la pièce exposent dans toute leur complexité les états mouvants de l'amour et de la relation à l'autre.

Gros plans sur le couple. Masculins, féminins, mixtes, les duos se succèdent. Identités à fondre ou à défendre dans la blancheur immaculée d'un espace limité. Liberté à trouver dans la contrainte de la relation. Les hanches roulent, les cuisses s'enroulent. Les corps se lovent, s'envolent dans d'acrobatiques et tendres portés, s'effondrent sous le poids du mépris. Les semblables se rencontrent en miroir. La nature du lien de lit dans les regards, les tensions de la chair, la qualité du contact. Pudeur, passion, indifférence, affection et gourmandise s'expriment au son de clavecins et violons baroques et de la pop-rock des années 1970. Force, grâce et émotion se conjuguent dans l'exploit technique d'une danse exigeante, pour notre plus grand bonheur.

La pudeur des icebergs

La pudeur des icebergs, cristallisation d'une réflexion sur la présence fragile de soi à l'autre. Sur la scène, nous découvrons, bouleversés, des corps nus dans un espace nu subissant l'essentielle vulnérabilité de la condition humaine où l'être remporte parfois des victoires inespérées sur le paraître. Les trios alternent avec les duos, et l'absence de compétition amoureuse neutralise toute forme d'exclusion. Car ce n'est pas de conquête qu'il s'agit mais plutôt d'une exploration de tous les possibles et des efforts inouïs qu'exige le simple fait d'être vivant. Avec cette œuvre épurée, Daniel Léveillé creuse encore plus profondément le seul et même sillon : la dure confrontation du corps face au corps de l'autre, les mystérieuses relations des corps dans l'espace, le tracé, l'élan et la chute inexorable du mouvement.

www.danielleveilledanse.org

Solitudes duo – les 7 et 8 mars – et **La Pudeur des icebergs** – du 10 au 12 mars – La gestuelle stylistique de Daniel Léveillé jouant du nu et de l'incongru se découvre la même semaine. Quelle chance !

La Pudeur des icebergs

Une femme et cinq hommes, rêches et étranges monolithes fichés dans le nu de la vie. *La Pudeur des icebergs* voit un trio qui s'assemble et se désagrège, réactivant, au commencement, l'une des attitudes de départ avant un pas, un enchaînement : une figure dérivée de la danse classique. Les autres interprètes dessinent une ligne posée en fond de scène, côté court. Leur nudité frontale, biologique et sculpturale, transite en plans successifs. Minutie des (dé)placements spatiaux menés staccato qui découpent l'espace et le temps en segments. Sans oublier atterrissages rudes et sauts explosifs. Ces derniers sont autant dénués d'élan que merveilleusement fuselés en ascenseur et en girations sur soi. A l'origine de la pièce, le chorégraphe souligne la tentative de travailler le chiffre trois dans le sens d' « un triumvirat amoureux parfait. Si l'un des interprètes se retrouve exclu de l'ensemble chorégraphié, il demeure néanmoins ».

Sur des préludes de Chopin, voici une partition en forme, par instants, de jeu d'échecs, alliant gestuelle sèche et motifs répétitifs, scandés par des gels de l'image. Médusante manière d'arpenter l'anatomie sous de multiples angles et positions. « J'ai choisi les préludes les moins exacerbés romantiquement. L'idée est d'avoir un fond sonore pareil à un murmure classique qui infuse l'espace d'un café, et dont on oublie presque la présence ». Malgré l'apparente vacuité émotive, la gravité et le stoïcisme des corps, la vulnérabilité profonde de l'être s'installe dans ce paysage du fond des âges. L'hominidé y côtoie le sculptural dans des séquences évoquant parfois l'étude du mouvement par la chronophotographie chère à Eadweard Muybridge. Le relâchement mortifère guette au détour de ce tumulus de corps qui s'empilent doucement. Ils peuvent alors évoquer les images phosphorescentes des détenus entassés de la prison d'Abou Ghraïb, communauté anonyme balafree par la détresse et l'histoire.

Solitudes duo

Trait incisif avec *Solitudes Duo* qui donne à voir six pas de deux évoluant au fil d'une grammaire chorégraphique ciselée, fruit d'une histoire dansée. Elle mêle ballet revisité et mouvement pur, parfois proche d'études, à des états de corps s'inspirant ici de figures du patinage artistique, là des arts martiaux. L'ensemble est saupoudré d'une expression désinhibée, traversée d'impulsions primordiales, voire inconscientes. Ainsi les aspects tendus, parfois grotesques, trahissant des émotions chaotiques sont exprimés à l'aide de mouvements maîtrisés, doux et finalement bizarrement harmonieux. Comme si d'un corps naissait l'autre, quitte à le faire vaciller au cœur d'un irrépressible vertige existentiel, voire un besoin primordial de protection en s'agrippant au buste de l'autre à la manière d'un bébé koala. Aux yeux du chorégraphe, il existe ici « une volonté de ne pas insister sur la dimension formelle, architecturée de sa danse. » Et de l'alléger en y incluant des éléments qui peuvent ressortir d'une forme d'humanité et d'imperfection. Les duos révèlent ainsi la fragilité, l'aléatoire, « le caractère inachevé des relations humaines ainsi que l'abîme entre ce qui est perçu par l'un et ressenti par l'autre ».

Avec Daniel Léveillé, les lignes de corps nerveuses de détails et pulsions microscopiques disent l'infinie variété des rapports humains. Les gestes sont reconduits sur un canevas fragmenté, les points de bascules et de tensions entre les interprètes se cristallisent autour d'un alphabet mouvementiste aussi épuré que la scénographie. Les danseurs tendus en étoiles rapatrient le dessin de L'Homme de Vitruve (de Vinci) et son équivalent féminin, symbole de la centralité de l'être humain dans l'univers à la Renaissance. Chez un chorégraphe marqué par le subconscient, contemplez ces couples ovoïdes cheminant tels des escargots, imperceptiblement, posant une fesse après l'autre.

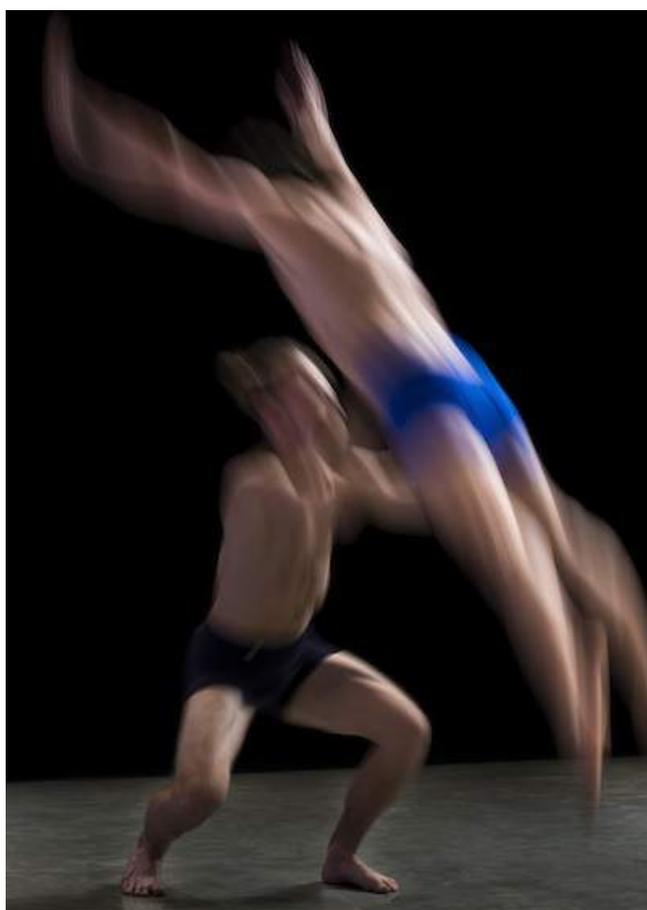
Lieu émotif par excellence de ces études dansées en binôme, les compositions musicales ajoutent

« possibles et sens au matériau dansé préalablement fixé dans le silence », souligne Lèveillé. Dès l'entame, l'écriture transcendante de Bach, sa science des variations en contrepoint, sa structure symétrique, l'art de la fugue édifié à partir d'un thème court et simple fusionnent avec la fluidité souvent arrêtée de la danse. Les moments de suspension permettent un arrêt sur images et la contemplation d'un tonus musculaire à l'œuvre. Puisé dans la jeunesse de l'artiste, se déploie notamment l'organique et cru *I Want You* pour dire la folie désirante, celle de John Lennon pour Yoko Ono. La coda sérielle reprend les mêmes accords et les glissandos blues rock de basse enveloppent alors une mise en corps explicite. « C'est le duo le plus littéralement figuré, tant il confronte à une relation où le sexe est essentiel, traduisant une énergie première, brute. »

Bertrand Tappolet

Home / « Solitudes duo » de Daniel Lèveillé à Faits d'Hiver

« Solitudes duo » de Daniel Lèveillé à Faits d'Hiver



Justin Gionet et Mathieu Campeau © Denis Farley

L'approche chorégraphique de *Solitudes duo* n'est pas moins paradoxale que son titre. Face au corps d'un tel, ou dans les bras d'une telle, les partenaires se succèdent. Mais la forme reste. Dans ce cabaret de la rencontre, les choses se passent comme dans la vie. Dans chaque relation, une part de solitude résiste.

Un duo masculin donne le coup d'envoi. Vêtus de slips et s'affrontant sur un carré blanc, tels deux lutteurs donc, deux hommes cultivent un savant équilibre entre héros grecs et anti-héros contemporains. Sans surenchère musculaire, leurs corps presque ordinaires évoquent la puissance des légendes autant que la fragilité des quidams. Beaucoup d'harmonie, mais aucun romantisme. Beaucoup de contact, mais pas d'enjeu érotique. Beaucoup d'acrobaties, mais pas de

mise en valeur circassienne. Beaucoup d'effort musculaire, sans vouloir s'en cacher ni le mettre en valeur. Sans rien poétiser, *Solitudes duo* pose sur le plateau ce qui, projeté en l'air, finirait par faire rêver.

Dans cet acte d'équilibrisme esthétique et sémiotique, tout tient sur un fil. Mais la dimension circassienne de cette acrobatie conceptuelle n'est pas fildefériste. Pour les athlètes du quotidien qu'on rencontre ici, rien n'est impossible, mais rien ne va de soi. La performance ne joue pas sur l'épuisement, mais avec les limites de la force physique. Mine de rien, *Solitudes duo* repose sur la prouesse.

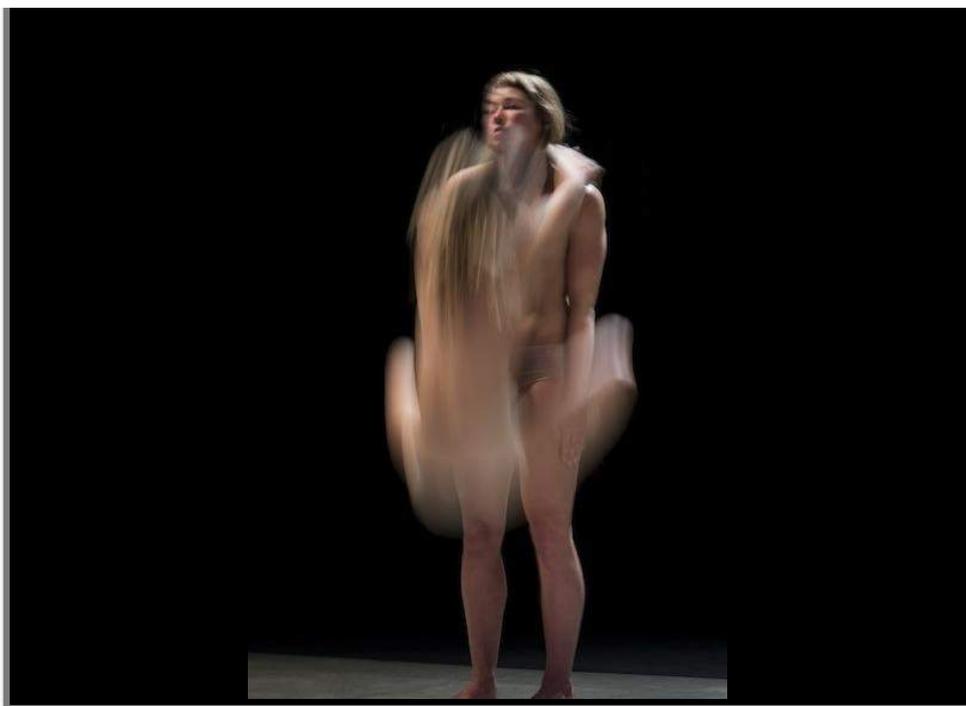
Ces duos cultivent une abstraction presque constructiviste, inventant des portés les uns plus improbables que les autres. Il serait exagéré de parler de couples, même quand ils miment des ébats violents. Le corps représente avant tout sa forme, un peu comme dans un pictogramme. Mais jamais l'émotion ne fait défaut. Si elle n'est pas livrée clés en mains avec l'acte, elle ressurgit néanmoins sur cette route qui mène vers le neutre, dans un dialogue incessant avec les interprètes et la musique, alternant entre Bach et The Doors.



Emmanuel Proulx et Ellen Furey © Denis Farley

Pas de masque, pas de personnages, pas de fard. La technique ne cache rien de l'individu, même si la nudité n'est ici pas intégrale, comme précédemment dans *Amour Acide et Noix* ou *La pudeur des Icebergs*. C'est peut-être le passage d'un travail sur l'émotion à un regard plus formel qui amène une nécessité de vêtir les entrejambes.

L'art de *Solitudes duo* consiste à contenir, suggérer et résumer toutes les potentialités, du cubisme au Bauhaus, des paillettes du cirque au cabaret érotique. Sans jamais tomber ni d'un côté ni de l'autre. Même face à face, en secouant les bassins, les interprètes observent un devoir de réserve en matière de concrétisation.



Ça fonctionne à merveille sur les corps masculins. Jusqu'à ce que, dans le seul face à face féminin, la méthode prend un coup, ou plutôt une caresse. L'imaginaire poétique effectue alors un petit retour vers l'ambiance des pièces précédentes. Mais malgré cette douce subversion, la structure de la construction tient bon.

SOLITUDES DUO

Seuls, ensemble

IRIS GAGNON-PARADIS

CRITIQUE

★★★

Mettez deux corps sur scène. Inévitablement, une relation se dessine entre eux. Tendre ou empreinte de rivalité, passionnée ou amicale, Daniel Léveillé cartographie par le geste deux solitudes qui se rencontrent dans *Solitudes duo*.

Présentée au FTA, cette nouvelle création du chorégraphe montréalais fait partie d'un nouveau cycle de création entamée en 2012 avec *Solitudes solo*. *Solitudes duo* en est la suite logique avec ses six duos.

Ici, les corps, présentés deux par deux, se jaugent, s'observent, rivalisent, se frottent, s'enlacent tendrement ou se jettent l'un sur l'autre brutalement dans une succession de duos réunissant sept interprètes sur une scène extrêmement dépouillée.

Seulement parée d'un carré blanc déposé au sol, où se déroule l'action, l'espace scénique s'offre nu au regard. Tout comme les interprètes, très légèrement vêtus, la lumière éclairant leurs corps le plus souvent crûment, ne laissant aucune place à la suggestion – ni à l'erreur.

Le geste aussi se fait frontal, sans concession, extrêmement physique. Léveillé donne à ses danseurs une partition chorégraphique vigoureuse qui ne pardonne pas. Très athlétique, elle amalgame de nombreux portés, souvent vertigineux et périlleux, des figures à deux quasi acrobatiques, des sauts demandant de fortes impulsions et des tours et pivots aux transferts de poids complexes qui laissent souvent les interprètes déstabilisés, voire débalancés.

Ancrée dans la répétition, la chorégraphie utilise encore et encore les mêmes mouvements, chaque duo se démarquant des autres par de petits ajouts ou détails, mais surtout par l'intention derrière le geste, qui teinte

les duos de différentes couleurs relationnelles.

Si l'idée est intéressante, le rendu est plutôt inégal. Et c'est là où le bât blesse. Il est tout de même fascinant de voir comment certains danseurs aguerris (Brianna Lombardo et Emmanuel Proulx, magnétiques) réussissent à élever la pièce alors que d'autres ont plus de difficulté à exécuter les mouvements et, surtout, à habiter les espaces entre ceux-ci, provoquant certains malaises.

Je t'aime, moi non plus

Si *Solitudes duo* mise sur une gestuelle plutôt abstraite, le spectateur a vite fait d'associer sentiments et états d'âme aux différents duos, aidé par la trame sonore (qui passe de la musique classique de Bach au rock 'n' roll des Beatles), qui ajoute une couche narrative à la chorégraphie.

Un regard méfiant jeté sur l'autre, une épaule qui se dérobe à la main posée, des corps qui se jaugent en tentant d'imiter la gestuelle de l'autre: rivalité. Des bassins qui tangent, des mains baladeuses, des étreintes enflammées: passion amoureuse. Des corps se meuvent et virevoltent en harmonie: fraternité.

Ça et là – surtout dans le dernier duo, peu subtil –, Léveillé brise le ton avec des passages plus théâtraux, qui arrachent un sourire ou deux, sans réellement qu'on comprenne la raison qui motive ce choix. Comme si le créateur s'était engagé trop timidement dans cette voie pour qu'elle s'inscrive significativement dans l'œuvre.

En filigrane, malgré les enlacements souvent tendres et les relations de proximité mues par les entrelacements de la chorégraphie, les solitudes du titre demeurent intactes. Comme quoi, même ensemble, on demeure, chez Léveillé, toujours seuls face à soi.

Solitudes duo de Daniel Léveillé.
À l'Agora de la danse ce soir,
dans le cadre du FTA.

Les Inrocks - Daniel Léveillé : Danser sur Bach, c'est se rapprocher de Dieu

Philippe Noisette

Interrogé sur son parcours, Daniel Léveillé se souvient : *“J’ai eu cette chance assez unique de naître à la danse au milieu des années 70 à Montréal. Il n’y avait alors que deux groupes de danse contemporaine assez traditionnels. Mais chacun a attiré à lui pléthore de jeunes danseurs et chorégraphes : Edouard Lock, Marie Chouinard, Ginette Laurin, Paul-André Fortier, Jean-Pierre Perreault, Louise Lecavalier ou moi-même.”* Et d’évoquer une *“éclosion magistrale”* qui a créé une vague de fond *“sur laquelle nous surfons encore aujourd’hui”*.

Une communauté de pensée, demande-t-on à Daniel Léveillé ? *“Je crois que, même si de l’intérieur, la proposition chorégraphique de tous ces artistes peut sembler assez différente, il y a lieu assurément de parler d’une école montréalaise de la danse contemporaine, comme il y a une école française, belge ou allemande.”*

Chorégraphe et enseignant

Léveillé, alors étudiant en architecture, s’inventera un avenir de chorégraphe plus que de danseur. En 1981, il fonde Daniel Léveillé Chorégraphe, croise Ginette Laurin. Dix ans plus tard, ce sera Daniel Léveillé Danse (DLD). Il n’a jamais cessé de combiner création et pédagogie. *“Dans mon cas, je crois que c’est mon obsession maniaque à comprendre et à analyser sous tous les angles possibles l’écriture chorégraphique qui m’a mené à développer cette double carrière de chorégraphe et d’enseignant. Cette activité, exigeante, a certainement eu une influence sur ma*

En France, on (re)découvre sa gestuelle avec deux pièces acclamées : *Amour Acide et Noix* (2001), puis *La Pudeur des icebergs* (2004). “*Je suis reconnu pour aller au bout d’une idée, d’une proposition, le plus loin possible et avec le moins d’artifices (pollution). Je voulais travailler le corps et, en répétition, je demandais aux danseurs d’être le moins vêtus possible. Alors, un jour j’ai été curieux d’aller voir ce qu’il en serait, totalement nu. Et, à mon grand étonnement, car ce fut une véritable révélation, plutôt que d’être provocante, cette proposition changeait drastiquement le sens de l’œuvre, en la faisant passer à quelque chose de fragile et touchant.*”

Daniel Léveillé donne une suite à *Solitudes Solo*. “*Solitudes duo en est une sorte de prolongement. J’ai voulu voir et savoir ce qu’il adviendrait de ces ‘Solitudes’ dans une situation de couple. De plus, cela correspond à une obsession de comprendre l’écriture chorégraphique, en ne négociant qu’avec des paramètres fondamentaux : 1 – 2, les nombres, en chorégraphie, comme en musique, sont fondamentaux.*”

La solitude du danseur de fond

Le Canadien s’y confronte à Bach : pas une mince affaire. “*Bach, c’est d’abord et avant tout une maîtrise de la composition musicale qui relève du génie, assez unique et surtout, faisant état d’une rigueur, pour ne pas dire d’un ascétisme, qui colle assez bien à mon écriture chorégraphique.*”





“Solitudes duo” (@Denis Farley)

Léveillé va jusqu’à dire que danser sur Bach, c’est se rapprocher de Dieu.

Dans le regard qu’il porte sur son milieu, Daniel Léveillé n’a pas oublié d’où il venait. *“Quelque chose d’assez fondamental, riche et stimulant s’est produit dans le parcours et les valeurs des plus jeunes chorégraphes d’aujourd’hui qui les distingue nettement de ma génération et je trouve cela rassurant pour la suite du monde. Plutôt que de les faire attendre une éternité avant qu’ils puissent avoir accès à un minimum de financement de fonctionnement, nous sommes convenus, Marie-Andrée Gougeon (directrice générale de la compagnie, ndlr) et moi-même, de faire bénéficier cette nouvelle génération de l’expertise développée au niveau de gestion de projet et de leurs diffusion chez DLD.”*

Pied de nez à la.... solitude du danseur sans doute. Au moment de conclure, on questionne Daniel Léveillé sur ce qui l’intéresse chez un interprète. Réponse en trois temps : *“Du caractère d’abord et avant tout. Il faut que, dès son entrée sur scène, on ait accès, comme spectateur, à un être entier, assez transparent et qui se laisse lire sans fausse pudeur.”*

De la technique ensuite parce que son style est exigeant à plus d’un titre. *“Enfin, une générosité à mon égard, une sorte d’abandon de soi et de confiance totale dans cette relation ‘très personnelle’ qui se développe entre les danseurs et leurs chorégraphes. On en vient, au fil des années, à se connaître autant que les membres d’une même famille.”*

Solitudes Duo, chorégraphie Daniel Léveillé, les 25 et 26 janvier au [Théâtre de la Cité Internationale](#) dans le cadre du festival Faits d’Hiver.

«La nudité est un outil de plus»



Le chorégraphe est invité en mars à la Salle des Eaux-Vives à Genève et à l'Arсенic de Lausanne. DR

Daniel Léveillé ► Le chorégraphe québécois présentera en mars à Genève et Lausanne quatre pièces de son répertoire. Retour avec lui sur une œuvre chorégraphique épurée et formelle, et extrêmement physique, qui met le corps à nu.

Rares sont les occasions pour Daniel Léveillé de se replonger dans des œuvres créées il y a plus de dix ans. «Cela oblige à revoir les pièces de près. La démarche est très nourrissante,

avec les années, le regard change. Nous sommes très peu nombreux au Québec à garder aussi longtemps des pièces au répertoire», note le chorégraphe et pédagogue québécois, qui cite aussi sa compatriote Marie Chouinard.

A Genève puis à Lausanne, il présentera en mars un corpus de quatre œuvres couvrant deux cycles de création échelonnées sur plus d'une dizaine d'années. Ce temps fort est une occasion qu'ont rarement les chorégraphes

de présenter leur travail. Dans *La Pudeur des icebergs* (2004), six danseurs sont totalement nus; *Crépuscule des océans*, créé trois ans plus tard pour sept interprètes, comporte des sections où le corps est nu, d'autres pas.

Daniel Léveillé s'est ensuite attaqué à la forme solo «pour qu'il n'y ait pas d'échappatoire en termes de chorégraphie. Cette forme est relativement drastique en ce sens qu'il faut animer l'espace avec un seul paramètre à développer dans l'écriture chorégraphique, dont le sens ne vient donc pas du rapport avec les autres partenaires.» *Solitudes solo*, dans laquelle les danseurs sont très légèrement vêtus, a reçu le prix de la meilleure œuvre chorégraphique (Prix Calq

La nudité est une immense plage de liberté qui permet d'observer le corps humain

2013) au Québec. *Solitudes duo* (2015) en est le prolongement. «J'avais l'impression d'avoir ouvert une nouvelle porte avec les solos, même si fondamentalement il reste une trame de base qui me ressemble; les solos et les

duos sont une eau trouble par rapport aux deux pièces précédentes.»

Daniel Léveillé n'a pas la prétention d'avoir inventé la nudité en danse. «Beaucoup de chorégraphes l'ont fait aussi loin que dans les années 1960.» Et Quand Isadora Duncan dansait en tunique transparente sans ses pointes, il y avait sans doute plus de nudité à percevoir qu'aujourd'hui, s'amuse le chorégraphe. «La nudité est pour moi une immense plage de liberté qui permet d'observer le corps humain, comme le dessin.» A force d'enlever des couches, Daniel Léveillé dit arriver paradoxalement à montrer l'essentiel de son travail et de l'être humain. Ses pièces sont très accessibles, y compris pour des jeunes enfants, et ne comportent aucune ambiguïté sexuelle.

La France a connu Mai 68, mais le Québec aussi, rappelle le chorégraphe dont l'œuvre initiale évoquant la sexualité à la fin des années 1970 avait un sens plus politique. «On utilisait un peu la nudité, c'était provocateur.» A la fin des années 1960, la mainmise de la religion catholique sur le corps se faisait encore sentir. La danse était mal perçue.

Pour le chorégraphe, présenter des corps sur scène, nus ou pas, est quoi qu'il en soit déjà un geste politique. «La nudité est un outil de plus. Si elle n'ajoute pas quelque chose à l'œuvre, je m'abstiens. D'abord, j'ai voulu en sortir mais je ne l'évacue jamais à chaque fois. Cela vient tard dans le processus

de création.» Daniel Léveillé commence par élaborer un vocabulaire formel mais actuel. «D'une certaine manière, c'est presque aussi formel que le ballet, à l'encontre duquel j'ai le sentiment de me positionner. Le ballet vise la perfection. Dans mon travail, ce qui est demandé au danseur peut être excessivement difficile à exécuter et parfois ce n'est pas totalement réussi.»

Le spectateur comprend rapidement cet enjeu-là: une imperfection qui donne accès à une humanité encore plus grande et suscite plus d'empathie, estime le chorégraphe. «C'est un peu comme lorsque vous regardez des sports extrêmes. On peut faire une analogie avec les plongeurs: leurs plongements sont impossibles à exécuter. Ils obtiennent très rarement la note de 10! Ce qui est beau, c'est l'essai. Il y a de cela dans mon travail, un travail formel mais avec un degré de difficulté immense auquel j'aspire. Si les danseurs arrivaient à danser absolument parfaitement, je placerais la barre encore plus haut!» **CDT**

Temps fort en mars autour de Daniel Léveillé. *Solitudes duo* (les 7 et 8) et *La Pudeur des icebergs* (du 10 au 12), salle des Eaux-Vives, Association pour la danse contemporaine (ADC), Genève. www.adc-geneve.ch; *Crépuscules des océans*, Arsenic dans le cadre de «Programme commun» initié avec Vidy et Sévelin 36 (du 21 au 23), Lausanne; *Solitudes solo* clora ensuite le cycle, à l'Arsenic également (les 14 et 15), www.arsenic.ch

LE CORPS ARCHAÏQUE

(extrait)

Spirale
25^e anniversaire

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2004 – N° 199

LA PUDEUR DES ICEBERGS

Chorégraphie de Daniel Léveillé. Interprètes : Frédéric Boivin, Mathieu Campeau, Stéphane Gladyszewski, David Kilburn, Ivana Milicevic, Dave St-Pierre. Lumière : Marc Parent

... Faisant suite à deux spectacles avec lesquels il forme une trilogie (*Utopie*, 1997, et *Amour, acide et noir*, 2001), *La pudeur des icebergs* appartient à cette recherche dans laquelle la libération des codes est entièrement accomplie et pour ainsi dire achevée et ouvre sur la connaissance du corps. La rencontre avec le corps y est absolue, primitive et son esthétique donne accès à une scène archaïque qui est sans doute l'essence de son propos : c'est seulement sur cette scène ... que le corps peut être pensé comme geste, signe et signification. Par la danse, il est conduit au seuil du langage.

On trouve certes dans l'art de Daniel Léveillé un motif formel, trop manifeste pour ne pas influencer la recherche : c'est le trio de danseurs. Une structure de composition qui fait appel à six danseurs, cinq hommes et une femme, organisée en effet l'ensemble des séquences, en se fondant sur un principe simple : tous les mouvements sont découpés dans des épisodes singuliers, où le trio se forme et se défait, devant les autres danseurs ... qui composent un segment sur l'arrière de la scène à droite. Le regard qu'ils portent sur le groupe qui est en mouvement n'est ni dégage, ni absent, mais il n'est pas investi non plus. Ce point a son importance, car il constitue précisément ce qui, de la scène archaïque, est le premier chœur, ou le premier auditoire, celui du feu, celui du camp, qui redouble le regard de l'autre. Alors que le duo est toujours imprégné d'une sensibilité qui explore le lien, et de ce fait voit sa signification forclosée par ce lien, le trio représente une ouverture vers une liberté de l'action humaine qui est déjà sociale parce que imprévisible. Tous les trios de Daniel Léveillé explorent, sur cet horizon d'un monde libéré des codes, les rapports les plus fondamentaux des êtres humains.

De la scène au langage

... Daniel Léveillé présente ses danseurs nus, une décision qui doit être comprise indépendamment du langage formel qui l'intègre, mais surtout parce que chacune des séquences s'inscrit dans une phrase continue, qui fonctionne sur le mode de la reprise de motifs limpides et uniques. On parlera d'abord du geste de la reconnaissance, c'est-à-dire de cet engagement du corps dans une altérité primitive, avant même l'émergence du sentiment ou de l'affect : l'autre est là et est reconnu dans sa puissance et dans sa différence. La mise à égalité des corps, favorisée ici par la nudité, donne à ce geste premier un pouvoir qui atteint tous les autres. C'est ainsi qu'on peut recevoir ces mains levées, autant de salutations qui appellent l'humanité à saisir son identité et à former communauté. Certes le trio a pour horizon infini et ultime la communauté parfaite qui dépasse le duo, mais les premiers gestes qui ouvrent sur cette communauté sont ceux de la rencontre. Et sur ce registre, l'art de Daniel Léveillé atteint une forme de sublimité rare sur scène. ...

... Chacun de ces gestes appartient à un monde qui hésite entre la transaction brute de l'humanité créant son monde et le surgissement de l'émotion, qui est l'achèvement du monde humain. Un trait leur semble commun, c'est la vulnérabilité dans l'exposition, dans l'approche et dans l'accueil. Ces trois registres ont leur autonomie, et ils sont orientés vers une limite qui cependant leur est commune, et qui est ce moment d'abandon, rare. Il culmine, à la fin de l'œuvre, dans une masse enchevêtrée de tous les corps, chacun étant couché sur l'autre dans un tas animal qui est le débord de l'humanité, c'est-à-dire le corps abandonné au pur affect de l'approche et de l'accueil, dans une exposition absolue à la lumière. ...

À cette structure des mouvements, Daniel Léveillé a joint un rythme d'une splendide lenteur, chaque mouvement étant longuement développé et replié. Les aspects athlétiques de certaines séquences vont délibérément à l'encontre de ce qui semblerait appeler, dans une esthétique qui paraît exclure, une fluidité plus souple. Il en est ainsi de ces mouvements où les danseurs se soulèvent entièrement sur leurs bras ou se renversent dans des basculements qui évoquent une certaine martialité. Le corps appa-

rait dès lors comme un répertoire infini de lignes et comme une puissance expressive inépuisable, et le travail de la lenteur semble alors celui d'une analyse des gestes par lesquels le corps se constitue. Le fait que ces mouvements soient présentés sur la partition de Chopin, repris en boucle, vient exacerber le regard : certaines séquences en effet mettent sous tension un mouvement si lent qu'on le croit destiné à se briser, alors que la musique le soutient dans une accentuation tragique qui expose son émotion propre. ...

Archéologie du lien

Pris dans ces trios archaïques, les danseurs n'en sont cependant pas prisonniers : ... les liens sont d'abord ceux qui constituent le mouvement, la possibilité de générer ce mouvement primitif, de le répéter jusqu'à faire advenir sa signification. De la même manière – et ceci est sans doute la différence principale d'avec *Amour, acide et noir* -, la place de la femme demeure indécise, elle n'est pas déjà engagée dans le couple : cette place la montre minoritaire dans sa solitude, ce n'est pas la place de la faiblesse qui appelle la protection, ou de la femme qui doit subir l'homosexualité de la bande. La femme, dans sa nudité même, devrait ici créer le lien sexuel, mais elle s'en abstient ... Elle est la pure différence des corps, ce qui donne à sa présence une tension et une richesse qui résistent à toute sexualité. Son corps est d'abord le corps de l'autre humanité ...

On l'a écrit au sujet du spectacle précédent, et Daniel Léveillé l'a affirmé lui-même : dans sa danse, les danseurs sont vêtus de leur nudité. Mais cette formule ne prend son sens que dans le rapport au monde qui est d'abord le rapport au sol ... cet art n'est pas aérien, il est tellement tellurique dans sa simplicité et son désir de toucher l'assise du corps et presque ses racines.

La simplicité et la nudité permettent à cet art de pénétrer dans la sphère archaïque. Même s'il est difficile d'en préciser la limite, car la danse n'est ici engendrée par aucun mythe, par aucun rituel ... le monde archaïque pourrait se définir comme monde dépouillé : aucun artifice, aucun lyrisme, aucune parole dans le geste même ... les corps sont archaïques précisément en qu'ils précèdent tout langage, tout symbole, et que même les sentiments qu'on voudrait y retrouver n'ont pas encore la consistance de l'émotion. ... avant même le langage, dans la rencontre pure, l'humanité existe.

Aller à la rencontre de cette danse, ce n'est pas s'engager dans le processus de saturation de significations qui perturbe une part importante de la danse contemporaine ... c'est au contraire entreprendre le lent travail déconstructeur de la communauté des corps comme communauté brisée par le langage et retrouvée dans le geste archaïque de l'exposition et de la confiance. Un artiste qui parvient à ce stade est non seulement quelqu'un qui possède une vision du monde, ce que Daniel Léveillé élabore indubitablement dans son travail, mais le créateur d'une forme de vie. ... Ce corps est encore sans visage, mais dans chacun de ses gestes l'humanité est au travail vers son salut.

GEORGES LEROUX

Georges Leroux enseigne la philosophie ancienne au Département de Philosophie de l'Université du Québec à Montréal depuis 1969. Parallèlement, il collabore à plusieurs revues et journaux, où il intervient sur des questions de philosophie et d'esthétique. Son plus récent travail publié dans ce domaine est une étude sur les Monuments de l'artiste Dominique Blain (Galerie, UQAM, 2004). Georges Leroux a été professeur invité dans plusieurs universités européennes. Il est aussi correspondant canadien pour la Bibliographie de la Philosophie de l'Unesco et membre de l'Académie des Lettres du Québec.

Danse. Le Québécois Daniel Léveillé propose une chorégraphie rude pour six danseurs sur le thème de la nudité. «La Pudeur des icebergs», une glaciale refonte des corps

La Pudeur des icebergs
chorégraphie de Daniel Léveillé
Théâtre de la Bastille, 76, rue
de la Roquette, Paris XI.
Jusqu'au 1^{er} mars à 21 heures,
relâche ce soir.
Télex: 0143574214.

Né en 1952 à Sainte-Rosalie, au Québec, Daniel Léveillé, chorégraphe indépendant, a contribué à défricher des terrains encore peu explorés, comme celui d'une danse théâtralisée, avant d'aller du côté du minimalisme autant que de l'excès.

Depuis 2001, le thème de la nudité est à la base des matières et des thèmes de ses dernières pièces.

Principe de répétition. On aurait pu craindre que *la Pudeur des icebergs* (2004), présentée en ce moment au Théâtre de la Bastille, en reste à l'exercice de style, passage obligé pour tout chorégraphe contemporain qui se respecte. C'est heureusement un peu plus. Dans ce sextuor pour cinq hommes et une femme, surgissant de la

musique de Frédéric Chopin, traitée en fond sonore, la nudité est brute.

Aucun effet d'éclairage ne vient l'enrober ou la dérober. La chorégraphie qui s'appuie sur le principe de la répétition est plutôt revêche, rude. Aucun mouvement continu ou d'ensemble n'emporte une danse segmentaire, qui fractionne le temps et l'espace. Jamais à l'unisson, répartis en trio ou en duo, les danseurs ont la lourde tâche d'interpréter

une danse robuste et presque totalement verticale.

Transport. Les sauts sans élan qui retombent sonorement au sol, les attitudes empruntées aux arts martiaux, les pauses

Jamais à l'unisson, répartis en trio ou en duo, les danseurs ont la lourde tâche d'interpréter une danse robuste et presque totalement verticale.

figées comme pour un appel: tout semble nous entraîner dans un univers masculin.

Pourtant, la présence d'une danseuse (Katie Ewald) qui s'approprie la même partition, démontre qu'ici, il n'est pas question de genre. D'ailleurs les nombreux portés qui rythment la pièce enté-

moignent. Peu importe qui soulève, ou qui est soulevé. Ce qui est jeu, c'est le transport, pour

le coup fort peu amoureux. Mais que cache cette pudeur érigée de manière droite et

glaciale? La fin du spectacle nous en donne une courte idée en quelques images, notamment celle des corps aplatis au sol les uns sur les autres, sans distinction.

Même la lumière devient alors plus chaude. Les corps aspireraient-ils au magma? En passant par la fusion, ils pourraient reconstruire alors une autre forme de beauté, peut-être un peu moins glaciale. ➤

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Dance. Quebecer Daniel Léveillé has created a rugged choreography for six dancers on the theme of nudity. *La pudeur des icebergs* (The Modesty of Icebergs), A Cold Redesign of the Body.

Born in 1952 in Sainte-Rosalie, Quebec, independent choreographer Daniel Léveillé has been a forerunner in opening up new paths in the field of dance, such as 'dance as theater,' before tending toward a minimalist or excessive approach. Since 2001, the topic of nudity is at the heart of the material and themes of his most recent works.

The Principle of Repetition. Some may have feared that *The Modesty of Icebergs* (2004), now being presented at the Théâtre de la Bastille, be a mere stylistic exercise, a necessary passage for any self-respecting contemporary choreography. But it's a bit more than this. In this sextet for five men and a woman, carried by the music of Frederic Chopin as a muted background, nudity is shown in all its rugged beauty.

No lighting effect is used to soften or highlight the nakedness of the dancers. The choreography, built on the principle of repetition, is rather harsh and rugged. No continuous or overall movement, simply a sort of staccato dance that splits time and space into segments. Never in unison, but in duos or trios, the dancers have the challenging task of interpreting a demanding, nearly always vertical choreography.

Movement and Travel. Jumps from standing with hard landings, moves inspired by the martial arts, frozen pauses as if ready to jump: all seems to draw us into a masculine world. Yet, the presence of a female dancer (Katie Ewald) who interprets the same score, demonstrates that this work has nothing to do with gender, as do the many lifts in the piece. Dancers either lift or are lifted by one another, be they male or female. What's important here is how the performers travel in space, how they execute pure dance moves practically devoid of sentiment.

But what lies hidden behind this cold and upright modesty? The finale of the piece gives us a glimpse of it in a few images, especially in the bodies lying flat on the floor, one on top of the other, without distinction. At that moment, even the lighting brightens and warms up. Could these bodies be seeking to form a magma? By blending and becoming one, they could be transformed into another kind of beauty, one that's perhaps a bit less cold.

Translated by Rachel Renaud

The New York Times

Copyright © 2005 The New York Times

NEW YORK, FRIDAY, JANUARY 7, 2005

DANCE REVIEW

Powerful Reserve and Innocent Emotions, With Costumes by Mother Nature

By JENNIFER DUNNING

Daniel Léveillé's "Modesty of Icebergs," which opened last night at the Danspace Project at St. Mark's Church, is a dance that could have been painted by Balthus. Six figures inhabit a mysteriously changeable space, awkwardly at ease and not yielding the unfathomable reserves of their secrets. But at the same time, there is a great simplicity to the five men and one woman, all nude without self-consciousness, and to their simple, homemade-looking moves. The straight-up jumps, sometimes up to shoulder sits, are the action of small boys at play.

Bodies flatten into the floor they lie on, the way legs open into a split. Arms circle back and hold as chests puff out. At first there is a whiff of amusing male bravado to that repeated gesture, but by the end it has become poignant. A chin abruptly

The program repeats nightly through Sunday at 8:30 at St. Mark's, 131 East 10th Street, East Village.

'Modesty of Icebergs'

St. Mark's Danspace

coming to rest on a leg at the end of the piece is just a shift of the head, but it is immensely loving in a child-like way. Why is it that such recognizable emotions glint through the pure physicality of "Modesty of Icebergs"?

Mr. Léveillé has been choreographing in Montreal, where his company is based, since 1976, which probably accounts in part for the quiet authority of this hourlong piece. His performers (Frédéric Boivin, Mathieu Campeau, Stéphane Gladyszewski, Emmanuel Proulx, Ivana Ilicevic and Dave St.-Pierre) are both anonymous and sentient, as well as physically daring, and they never call attention to themselves. And the distant sound of even-rhythmed Cho-

pin piano music that accompanies the dance has a similar modesty. Most of all, though, there is the subtle, exquisite lighting design by Marc Parent.

Light changes almost imperceptibly, some of it softly fluorescent, coming from the floor and high above. At times the dancers look like strokes of pale or clay-green light. Pools of soft shadows provide them with places to rest. In one central passage, all six bodies are piled neatly atop one another, and neither they nor the light moves or changes in any way, almost daring the viewer to glance away in fatigue. Mr. Léveillé and his collaborators have made a dance that lives in each moment. There is no point in paying attention to whatever appears to join those moments. For once there is truth to the kind of overwrought statement of intent that seems to accompany just about every dance these days. Out of these discrete elements, Mr. Léveillé has truly created a dance that communicates the "extraordinary effort required to simply live."

Repères biographiques

Daniel Léveillé

Chorégraphe et pédagogue canadien reconnu, Daniel Léveillé occupe une place enviable sur les scènes nationale et internationale de la danse contemporaine. En quarante années de pratique, il a contribué au développement de l'art chorégraphique en créant un corpus d'œuvres majeur interprété par des danseurs d'exception.

Formé au sein du Groupe Nouvelle Aire, Daniel Léveillé travaille longtemps comme chorégraphe indépendant avant de fonder Daniel Léveillé Danse, en 1991. Tandis qu'il signe des œuvres pour diverses compagnies de danse et de théâtre, il intègre le département de danse de l'Université du Québec à Montréal et y occupe un poste de professeur dans le champ de la création et de l'interprétation en danse, de 1988 à 2012. Tout en menant de front cette double carrière, il précise et approfondit sa pratique de l'écriture chorégraphique et développe une approche singulière de l'interprétation en danse, sans se soumettre aux dictats du marché de l'art.

En 2001, *Amour, acide et noix* (2001) établit sa réputation sur la scène internationale où il y présentera par la suite *La pudeur des icebergs* (2004) et *Crépuscule des océans* (2007). Il développe alors une écriture faite de répétitions et de phrases courtes, imagine des partitions chorégraphiques à la limite de l'impossible qui contribuent à révéler la beauté de l'être dans toutes ses imperfections et il choisit la nudité comme seul costume possible.

Avec l'œuvre *Solitudes solo* (2012), couronnée par le Prix du CALQ de la meilleure œuvre chorégraphique 2012-2013, il initie un nouveau cycle de création où l'on voit poindre une gestuelle plus fluide, le retour d'un costume autre que la nudité et qui réaffirme avec éloquence que l'on peut faire et dire beaucoup avec peu. Ce nouveau cycle se poursuit avec *Solitudes duo* (2015). Cette nouvelle étape questionne la nature des relations encore possibles dans un monde où l'omniprésence de la technologie isole toujours davantage. Les couples de la pièce exposent dans toute leur complexité les états mouvants de l'amour et de la relation à l'autre.

Distribution et crédits

Solitudes duo

Danseurs sur scène Mathieu Campeau, Ellen Furey, Esther Gaudette, Justin Gionet, Emmanuel Proulx, Simon Renaud

Conception des éclairages Marc Parent

Musique Jean-Sébastien Bach, Pancrace Royer

Conseillère aux costumes Geneviève Lizotte

Direction des répétitions Sophie Corriveau

Coproduction Festival TransAmériques (Montréal), Centre chorégraphique national Rillieux-la-Pape, direction Yuval Pick (Rillieux-la-Pape); Theater im Pumpenhaus (Münster) ; Kinosaki International Arts Centre (Japon); Atelier de Paris-Carolyn-Carlson; Fonds de Création CanDanse (Toronto) ; Agora de la Danse (Montréal) ; Centre national des arts (Ottawa) ; Brian Webb Dance cie (Edmonton); Studio Bizz (Montréal).

La pudeur des icebergs

Danseurs sur scène Frédéric Boivin, Mathieu Campeau, Esther Gaudette, Justin Gionet, Emmanuel Proulx, Simon Renaud

Lumières Marc Parent

Musique Jean-Sébastien Bach, Pancrace Royer

Conseillère aux costumes Geneviève Lizotte

Répétitrice à la reprise Sophie Corriveau

Coproduction CanDance Network Creation Fund et ses partenaires - Agora de la Danse, BrianWebb Dance Company, Canada Dance Festival, National Arts Centre, Vancouver East Cultural Centre et Danspace Project (New York)

Discussions et ateliers

Rencontre et discussion

avec les artistes à l'issue de la représentation du samedi 11 mars

Atelier sensibilisation à l'audio-description animé par Laurence Amy

autour de *La pudeur des icebergs*

vendredi 10 mars / rdv à 19h

inscription indispensable sur www.adc-geneve.ch

Comment décrire le mouvement par le langage ? L'audio-description destinée aux personnes aveugles et malvoyantes existe en Suisse depuis 2011 pour le Théâtre mais pas encore pour la Danse. En collaboration avec l'association Ecoute Voir, l'adc propose un atelier, autour de *La pudeur des icebergs*, de sensibilisation et d'échanges sur les problématiques relatives à la danse.

Perception, partitions chorégraphiques, ...

Une audio-descriptrice professionnelle du milieu du théâtre, Laurence Amy ainsi que des personnes malvoyantes témoigneront de leurs expériences respectives pour envisager un savoir-faire qui se pratique déjà en France notamment.

Infos pratiques

Lieu de la représentation

L'adc à la Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives
CH - 1207 Genève

Accès

Bus n° 2 et n° 6 / arrêt Vollandes

Réservation

www.adc-geneve.ch ou par téléphone 022 320 06 06

Les billets sont à retirer le soir de la représentation, au plus tard 15 minutes avant le début du spectacle (ouverture de la caisse une heure avant la représentation)

au Service culturel Migros 7, rue du Prince à Genève 022 319 61 11

au Stand Info Balaxert et à Migros Nyon La Combe

Information

022 329 44 00
info@adc-geneve.ch

Tarifs

Plein tarif : 25.-

Passedanse : 20.-

AVS, chômeurs, passedanse réduit : 15.-

Etudiants, apprentis, - de 20 ans : 15.-

Carte 20 ans 20 francs : 8.-

(les places ne sont pas numérotées)

Tarif réduit sur présentation d'un justificatif: carte Le Courrier

À venir à l'adc

FLA.CO.MEN

d'Israel Galván
le 20 mars au BFM

Dreams for the dreamless

de Grégory Stauffer
du 29 mars au 8 avril

L'un à queue fouetteuse

de Perrine Valli
du 26 avril au 6 mai